

Ici rien ne m'appartient

Audrey-Ann Gascon

Numéro 167, automne 2020

une fourchette en équilibre dans tout ça

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gascon, A.-A. (2020). Ici rien ne m'appartient. *Moebius*, (167), 63–71.

Ici rien ne m'appartient

Audrey-Ann Gascon

Seulement trois choses occupent l'espace de ta chambre nue. Ton matelas, posé à même le sol. Un miroir plein pied adossé au mur. Un de ces cadres où l'on peut insérer plusieurs photos.

La plupart des espaces sont vides, sauf pour quelques photos éparpillées dans le cadre : toi en voyage dans le Sud, toi à ta remise des diplômes, toi avec le chien de tes parents. Je sais que dans les trous, il y avait des photos d'elle. Ces vides me semblent grossiers, comme une façon indécente d'exhiber son absence. Mais tu ne connais pas vraiment la pudeur. Tu me parles d'elle souvent.

J'accueille chaque anecdote de votre vie de couple comme on accueillerait une confidence.

Je suis assise par terre devant le miroir de ta chambre. Il est tôt le matin. On s'en va chercher le reste de tes affaires chez toi, à Québec, pour les rapporter ici. Je vais rencontrer tes parents. Je n'ai jamais rencontré les parents de mes amoureux avant. J'ai la poitrine qui se serre, et pour l'oublier, j'applique le cache-cernes sous mes yeux fatigués, rehausse mes joues ternes d'un peu de fard.

Tu me regardes étrangement et tu me demandes, sur un ton prudent, ce que je fais. Comme si tu n'avais jamais vu une fille se maquiller. Je me sens vulgaire. J'apprivoise la sensation de t'avoir présenté, jour après jour, une supercherie.

On arrive à l'appartement de Québec. Votre ancien appartement. J'y entre comme chez quelqu'un qui vient de mourir. Sans faire de bruit. Sans déranger. Je marche sur la pointe des pieds, veille à ne rien profaner.

Des enveloppes traînent sur la table. Avec son nom dessus. Je les ramasse, je te les donne. Ici rien ne m'appartient. Tu esquisses un geste pour les jeter, tu te ravises. Tu les plies et les glisses dans ta poche. J'ai tout vu.

Je ne sais pas combien de boîtes nous montons à ton nouvel appartement. J'ai tellement usé mes semelles dans tes escaliers que j'y ai fait des trous par lesquels s'infiltré la pluie.

Tu dis de tout mettre dans le salon. Ça devient rapidement un fouillis. La dernière boîte que j'amène est complètement détrempée. Le carton se rompt, des photos humides tombent sur le sol. Je m'excuse pour le dégât. Sans rien dire, tu rassembles les photos répandues par terre, les glisses promptement entre deux boîtes empilées dans un coin de la pièce.

Tu me demandes de commencer à défaire les boîtes, de placer les choses dans la cuisine. Installer ton appartement est un exercice de précision auquel je m'applique avec soin. C'est moi qui choisis où iront tes ustensiles et ta vaisselle, quelle armoire tu ouvriras le matin pour prendre ta tasse de café.

Je me dépose entre chaque cuillère et entre chaque fourchette que j'empile dans tes tiroirs. Aménager ton quotidien est peut-être la manière la moins brusque de m'y immiscer. Je cale les ustensiles dans ma paume, les barbouille de mes traces de doigts, imprègne le métal de la chaleur de mes mains. Puis je les lâche, un à un, au fond du tiroir.

J'ai ton t-shirt sur le dos, ton sperme me coule entre les jambes. Je contourne les boîtes qui encombrent le couloir jusqu'à la salle de bain. Je ne retourne pas te voir dans la chambre tout de suite. J'ai faim, je me dirige au salon et j'éventre le reste des cartons où tu as inscrit « cuisine » au gros sharpie noir. Je cherche quelque chose pour faire à souper. Je retire spatules, cuillères de bois, ouvre-bouteille, sucrier, pile-patates, tupperwares. Les dernières choses à ranger aboutissent sur ton plancher, ta cuisine déborde dans ton salon. Tes objets ont des histoires que je ne connais pas et je me rends compte que je suis en train de déballer le quotidien de quelqu'un d'autre. Au creux de mon ventre, cette impression que je suis en train de fouiner.

Parmi les boîtes, je tombe finalement sur une casserole. Je décide de faire des pâtes, cuites à point, comme tu les aimes. Tu entres dans la cuisine quand l'eau se met à bouillir, tu ouvres et refermes tous les tiroirs. Je suppose que tu cherches les fourchettes. Je ne dis rien, je te laisse fouiller.

Tu finis par piger deux fourchettes au fond du tiroir et tu t'installes à table. Tu n'as pas eu besoin de mon aide pour les trouver, mais si tu me l'avais demandé, je t'aurais répondu très précisément et sans hésiter qu'elles étaient dans le premier tiroir à gauche du four.

Le lendemain, tu pars faire des courses. J'en profite pour faire une sieste. Je m'allonge sur le divan, encore de travers au milieu du salon, encerclé par les piles qui ne baissent jamais, malgré tous les cartons qu'on défait.

Je sors à moitié du sommeil quand tu enfonces la clé dans la serrure. Tu étends une petite couverture sur mon corps. Je découvre, à ce moment précis, qu'il est possible que quelqu'un ait envie de prendre soin de moi.

Un soir, pendant le repas, tu choisis l'ordre spécifique dans lequel prononcer les mots qui trahissent ton hésitation.

En face de moi, de l'autre côté de ta table en verre chambranlante, les mots débordent soudainement de ta bouche. *Je pense que je commence à tomber amoureux de toi.*

Je fige, mes doigts cèdent, ma fourchette s'échoue dans mon assiette. Les stridulations du métal contre la porcelaine se répercutent dans le silence, tes mots rebondissent dans ma tête. *Je pense que je commence à tomber amoureux de toi.* Je ne sais pas comment me saisir de cette demi-déclaration, je ne sais pas comment en faire quelque chose de tangible. Je sens mon visage se défaire et je repense à sa supercherie. Je ne discerne plus, à cet instant, ce qui est sincère de ce qui ne l'est pas.

Tu attends une réponse, je cherche frénétiquement les mots adéquats, mais je ne parviens qu'à me réfugier dans le tintement agonisant de la fourchette. J'attends, trop longtemps, que tu dises autre chose, que tu remplisses les trous laissés par tes mots.

Tu n'as pas donné de raison à notre rupture. Mais je sais très bien qu'elle s'est jouée là, dans ce silence fébrile.